



PREMIER CHAPITRE

Auteur : **Nancy Mitford**

Titre : ***La poursuite de l'amour***

ISBN : **2-264-04374-1**

N°**1515**

Prix : **7,30 €**

En Angleterre, de Jane Austen à Bridget Jones, raconter avec finesse et humour les tourments des jeunes filles romantiques semble être une spécialité nationale. Aristocrate anticonformiste et pleine d'esprit, Nancy Mitford est sans conteste l'héritière de la première, et Linda, son héroïne, préfigure largement la seconde. Incorrigible sentimentale, Linda va en effet tout tenter pour trouver enfin le grand amour, mais, de mariages ratés en escapade parisienne, elle réussira surtout à faire le désespoir de sa famille. Car cette histoire est aussi celle de la haute société britannique au XX^e siècle, accrochée à ses principes et qui préfère balayer avec mépris les changements du monde plutôt que de s'en accommoder.

« Nancy Mitford avait tout : la naissance, l'humour, un salon où le Tout-Paris qui pense et qui danse se ruait, et une plume caustique. »

Elle

CHAPITRE PREMIER

Il existe une photographie de Tante Sadie avec ses six enfants installés autour de la table du goûter à Alconleigh. Cette table se trouve où elle était, est encore et sera jusqu'à la fin des temps : dans le hall, devant un énorme feu de bûches. Au-dessus de la cheminée, bien visible sur la photo, est accrochée la pelle-pioche dont Oncle Matthew se servit en 1915 pour assommer huit Allemands l'un après l'autre, tandis qu'ils rampaient hors d'un abri. Il est encore couvert de sang et de cheveux, cet objet qui nous fascinait quand nous étions enfants. Chose curieuse, sur la photo, le visage de Tante Sadie, toujours beau, paraît tout rond, ses cheveux ont un drôle d'air vaporeux et ses vêtements sont curieusement démodés. C'est bien elle pourtant qui est assise là avec Robin sur ses genoux, vautre dans un océan de dentelles. Elle a l'air de ne pas savoir où poser la tête de l'enfant et Nounou, prête à l'emporter, est présente, bien qu'invisible. Les autres enfants, de Louisa (onze ans) à Matt (deux ans), sont assis autour de la table, portant leurs robes de fête ou leurs bavettes à ruches. Ils tiennent une tasse ou une timbale, selon leur âge, fixent l'objectif de leurs grands yeux dilatés par le magnésium et ont tous un petit air sainte nitouche, avec leurs bouches rondes et pincées. Les voici conservés comme des mouches dans

© Hamish Hamilton, 1945.

© Éditions Stock, Paris, 1950, 1980.

© Éditions La Découverte, Paris, 2003.

l'ambre. « Clic », fait l'appareil et la vie continue ; les minutes, les jours, les années, les décennies les emportent toujours plus loin du bonheur et des promesses du jeune âge, des espoirs que Tante Sadie a sûrement fondés sur eux et des rêves qu'ils ont rêvés pour eux-mêmes. Je me dis souvent que rien n'est tout à fait aussi poignant qu'une vieille photographie de famille.

Quand j'étais enfant, je passais mes vacances de Noël à Alconleigh ; c'était un véritable événement dans mon existence, et, si certaines passèrent sans laisser de souvenirs, d'autres se distinguèrent par des incidents violents et eurent un caractère bien marqué. Il y eut, par exemple, la fois où les communs prirent feu, la fois où mon poney se roula sur moi au milieu du ruisseau et fut près de m'y noyer. (Pas si près que ça : on le tira de là promptement ; néanmoins on assure qu'on apercevait déjà des bulles.) Il y eut ce drame, quand Linda, âgée de dix ans, tenta de se suicider pour rejoindre un vieux terrier écossais malodorant que mon oncle Matthew avait fait abattre. Elle cueillit et ingurgita un plein panier de baies d'if, fut découverte par Nounou et dut avaler de la moutarde et de l'eau pour se faire vomir. Après quoi, Tante Sadie « lui dit quelques mots », Oncle Matthew lui allongea une taloche sur l'oreille, elle fut mise au lit pour deux jours et reçut un petit chien « labrador », qui prit bientôt dans son cœur la place du vieil écossais. Ce fut bien plus dramatique lorsque Linda, à douze ans, raconta aux filles des voisins venues prendre le thé ce qu'elle considérait comme les « réalités de la vie ». Linda avait présenté ces « réalités » de si sinistre façon que les enfants quittèrent Alconleigh en poussant des hurlements lugubres, les nerfs définitivement ébranlés, et toutes chances d'une vie sexuelle future saine et heureuse fortement compromises. Il en résulta une série de châtements horribles, depuis une sérieuse correction administrée par Oncle Matthew jusqu'aux repas pris dans la chambre pendant toute une semaine. Il y eut les inoubliables vacances où Oncle Matthew et Tante Sadie partirent pour le Canada. Les petits Radlett se ruiaient chaque jour sur les journaux, dans l'espoir d'y découvrir que le navire de leurs parents avait coulé avec tous ses passagers. Ils aspiraient à devenir totalement orphelins – Linda surtout, qui se voyait comme Katie dans *Ce que fit Katie*, tenant les rênes du ménage dans ses mains menues mais capables. Le navire ne rencontra point d'iceberg et triompha des tempêtes de l'Atlantique, mais entre-temps nous passâmes des vacances merveilleuses, libérés de toute férule.

Toutefois, le Noël qui, entre tous, m'a laissé le souvenir le plus précis fut celui où j'eus quatorze ans et où Tante Emily se fiança.

Tante Emily était la sœur de Tante Sadie et elle m'avait élevée depuis ma tendre enfance. Ma vraie mère, leur plus jeune sœur, s'était trouvée trop belle et trop gaie pour s'encombrer d'une enfant à l'âge de dix-neuf ans. Elle quitta mon père quand j'avais un mois et par la suite se trotta si souvent, et avec tant de gens différents, que sa famille et ses amis ne l'appelaient plus que « la Trotteuse ». Entre-temps, la seconde épouse de mon père, et ensuite les troisième, quatrième et cinquième n'eurent évidemment pas très envie de s'occuper de moi. Parfois l'un ou l'autre de mes impétueux parents apparaissait telle une fusée, illuminant mon horizon d'une lueur inaccoutumée. Ils étaient éblouissants et j'aspirais à être happée et emportée dans leur sillage fulgurant, tout en sachant en mon cœur que j'étais heureuse de posséder une Tante Emily. Petit à petit, à mesure que je grandissais, je devenais moins sensible à leur charme. Les étuis des fusées, froids et gris, s'effritaient où le hasard les avait fait retomber : ma mère dans le Midi en compagnie

d'un commandant, mon père, ses biens vendus pour payer ses dettes, aux Bahamas avec une vieille comtesse roumaine. Bien avant que je sois adulte, une grande partie de l'éclat qui les avait auréolés s'était terni, et finalement il ne resta plus rien. Mes souvenirs d'enfance n'avaient pas la base solide qui m'aurait permis de différencier mes parents des autres personnages de leur âge. Tante Emily, elle, n'eut jamais d'éclat, mais elle fut toujours une mère pour moi, et je l'aimais.

Toutefois, à l'époque dont je parle, j'étais à l'âge où la fillette la moins imaginative se croit fille des fées, princesse hindoue, Jeanne d'Arc ou future impératrice de Russie. Je me languissais de mes parents, arborais, dès qu'on prononçait leur nom, une expression imbécile qui voulait traduire un mélange de souffrance et d'orgueil, et me les représentais dans un abîme de péché romantique et mortel.

Linda et moi étions fort préoccupées par le péché et notre grand héros était Oscar Wilde.

« Mais qu'est-ce qu'il a *fait* ?

— Je l'ai demandé à P'pa et il s'est mis à hurler. Dieu, c'était terrifiant ! Il a dit : "Si jamais tu prononces encore le nom de cette ordure dans ma maison, je te fouetterai, m'entends-tu, que diable ?" Alors j'ai interrogé Sadie qui a eu l'air indécise et a dit : "Oh ! ma cocotte, je ne l'ai jamais très bien su, en vérité ; mais, quoi qu'il en soit, c'était bien pire qu'un meurtre, quelque chose de très, très mal. Et, chérie, n'en parle pas aux repas, veux-tu ?"

— Nous devons le découvrir.

— Bob dit qu'il le saura quand il ira à Eton.

— Chic alors ! Tu crois qu'il était pire que Maman et Papa ?

— Ce n'est sûrement pas possible. Oh ! tu en as de la chance d'avoir des parents vicieux ! »

Donc ce Noël-là, j'avais quatorze ans et j'entrai en trébuchant dans le hall d'Alconleigh, aveuglée par sa lumière après un trajet de dix kilomètres depuis la gare de Merlinford. Tout était pareil chaque année : je prenais toujours le même train, arrivais à l'heure du thé, et trouvais inmanquablement Tante Sadie et les enfants autour de la table, sous la pelle-pioche, tout comme sur la photographie. C'était toujours la même table et le même service à thé : la porcelaine aux grosses roses, la bouilloire et le plat d'argent des *scones*, qui se réchauffait doucement sur de petites flammes. Les êtres humains, naturellement, vieillissaient imperceptiblement : les bébés devenaient des enfants, les enfants grandissaient, et il y avait une nouveauté sous la forme de Victoria, alors âgée de deux ans. Elle se dandinait, serrant dans son poing un biscuit chocolaté. Sa figure – horrible spectacle – était barbouillée de chocolat, mais, à travers le masque gluant, brillait indiscutablement le bleu de deux yeux fixes *bien Radlett*.

À mon entrée, il y eut un formidable bruit de chaises et une meute de Radlett se rua sur moi avec la violence et presque la férocité d'une meute de chiens lancés sur un renard. Tous, sauf Linda. C'était elle la plus heureuse de me voir, mais décidée à ne point le montrer. Quand le brouhaha se fut apaisé et que je me fus assise devant un *scone* et une tasse de thé, elle dit :

« Où est Brenda ? (Brenda était ma souris blanche.)

© Hamish Hamilton, 1945.

© Éditions Stock, Paris, 1950, 1980.

© Éditions La Découverte, Paris, 2003.

— Elle a eu mal au dos et en est morte », dis-je.

Tante Sadie jeta à Linda un regard inquiet.

« Tu l'avais donc chevauchée ? » fit Louisa, facétieuse.

Matt, qui avait récemment été confié à une gouvernante française, dit en imitant sa voie aiguë :

« C'étaient, comme d'habitude, les voies urinaires.

— Mon Dieu ! » fit Tante Sadie dans un souffle.

De grosses larmes coulaient dans l'assiette de Linda. Personne ne pleurait autant ni aussi souvent qu'elle. Tout, mais spécialement toute histoire triste sur un animal, la déchaînait et, une fois partie, c'était toute une affaire de l'arrêter. Elle était une enfant fragile et extrêmement nerveuse, et même Tante Sadie, qui vivait dans un rêve quand il s'agissait de la santé de ses enfants, n'ignorait pas que trop de pleurs l'empêchaient de dormir, lui coupaient l'appétit et lui faisaient du mal. Les autres enfants, et surtout Louisa et Bob qui étaient très taquins, la provoquaient autant qu'ils l'osaient et étaient périodiquement punis pour l'avoir fait pleurer. Des livres comme *Beauté noire*, *Vieux Bob*, *Histoire d'un cerf* et tous les Seton Thompson étaient à l'index dans la chambre d'enfants, à cause de Linda qu'ils avaient bouleversée à un moment ou à un autre. Il fallait les cacher, car, si on les laissait traîner, on ne pouvait se fier à Linda, qui ne manquerait pas de s'abandonner à une orgie de tortures volontaires.

La perfide Louisa avait inventé une poésie qui ne manquait jamais de déclencher des torrents de larmes :

*Petite allumette, sans toit, sans
abri,
Tu gis seulette, sans paroles,
sans cris,
Petite allumette, sans abri...*

Quand Tante Sadie n'était pas dans les parages, les enfants psalmodiaient en chœur ce lugubre refrain. Certains jours il suffisait de jeter un regard sur une boîte d'allumettes pour que Linda se liquéfie ; pourtant quand elle se sentait plus d'aplomb, plus apte à faire face à la vie, ce genre de plaisanterie tirait de son tréfonds, malgré elle, un rire bruyant. Linda n'était pas seulement ma cousine préférée, mais à cette époque, et pendant de longues années, l'être humain que j'aimais le plus. J'adorais tous mes cousins et Linda distillait, au moral comme au physique, l'essence même de la famille Radlett. Ses traits réguliers, ses cheveux lisses et bruns, ses grands yeux bleus formaient un thème dont les visages des autres étaient des variations : tous jolis, mais aucun aussi fortement caractéristique que le sien. Il y avait en elle quelque chose de violent (même quand elle riait, ce qu'elle faisait souvent et toujours comme à contrecœur), quelque chose qui rappelait les portraits de Napoléon jeune, une sorte d'intensité renfrognée.

Je voyais bien qu'elle était beaucoup plus préoccupée par Brenda que moi. Le fait est que ma lune de miel avec la souris avait pris fin depuis fort longtemps. Nous en étions venues à des rapports prosaïques, à une sorte de rouille conjugale, si l'on peut dire. Aussi, quand elle contracta une plaie dégoûtante sur l'échine, c'est à peine si je pus me conduire correctement à son égard et même la traiter

© Hamish Hamilton, 1945.

© Éditions Stock, Paris, 1950, 1980.

© Éditions La Découverte, Paris, 2003.

humainement. À part le choc que l'on éprouve toujours à trouver, au matin, un animal raide et froid dans sa cage, j'avais été très soulagée que les souffrances de Brenda fussent enfin terminées.

« Où est-elle enterrée ? » marmonna Linda avec rage en fixant son assiette.

— À côté du rouge-gorge. Elle a une petite croix adorable et son cercueil était doublé de satin rose.

— Allons, Linda chérie, dit Tante Sadie, si Fanny a fini son goûter, tu devrais lui montrer ton crapaud.

— Il dort là-haut », dit Linda.

Mais elle cessa de pleurer.

« Alors, prends un de ces *toasts* bien chauds.

— Puis-je mettre un peu de *condiment* dessus ? » demanda-t-elle, prompte à tirer avantage de l'humeur de Tante Sadie, car le *condiment* était strictement réservé à l'Oncle Matthew et considéré comme nocif pour les enfants. Les autres échangèrent démonstrativement des regards lourds de sens qui furent, comme il se devait, interceptés par Linda. Elle émit un sanglot énorme et bruyant et monta précipitamment.

« Les enfants, si vous pouviez ne pas taquiner Linda... » dit Tante Sadie, que l'irritation tirait de sa douceur coutumière, et elle monta derrière Linda. L'escalier partait du hall. Quand Tante Sadie ne put plus nous entendre, Louisa dit :

« Avec des si et des mais... Fanny, demain *chasse aux enfants* !

— Oui, Josh me l'a dit. Il était dans l'auto. Il avait été chez le vétérinaire. »

Mon oncle Matthew avait quatre magnifiques limiers avec lesquels il chassait ses enfants. Deux d'entre nous partaient en avant pour semer la piste, puis Oncle Matthew et les autres suivaient à cheval derrière les chiens. On s'amusait follement. Un jour il était venu chez nous et nous avait chassées, Linda et moi, à travers la plaine de Shenley. Ce fut la cause d'une énorme agitation dans le voisinage. Les gens venus en week-end dans le Kent furent atterrés, en se rendant à l'église, par le spectacle de quatre énormes limiers donnant de la voix derrière deux petites filles. Mon oncle leur apparut comme un seigneur corrompu tiré d'un roman, et je fus, plus encore qu'avant, entourée d'une auréole de folie et de perversité et jugée dangereuse et *infréquentable* pour leurs enfants.

« La chasse aux enfants », en ce premier jour des vacances de Noël, fut très réussie. Louisa et moi fûmes choisies comme lièvres. Nous battîmes la campagne, ces magnifiques plateaux désolés du Costwold. Nous étions parties peu après le petit déjeuner, quand le soleil n'était encore qu'un disque rouge à peine posé sur l'horizon. Les arbres, d'un bleu sombre, tranchaient sur un ciel pâle, mauve et rosé. Le soleil se leva comme nous avançons péniblement, avides de reprendre haleine. Il se mit à briller et un jour admirable se leva, qui donnait une impression d'automne attardé, bien plus que de Noël.

Nous parvînmes une fois à dépister les limiers, en passant au pas de course au milieu d'un troupeau de moutons, mais Oncle Matthew les remit bien vite sur la piste, et, après quelque deux heures d'une course qui fut dure, les bêtes qui aboyaient et bavaient nous rattrapèrent à un kilomètre de la maison et en furent récompensées par des tranches de viande et force caresses. Oncle Matthew était

d'une humeur radieuse. Il descendit de cheval et rentra à pied avec nous, en bavardant gentiment. Chose inattendue, il fut même très aimable avec moi.

« J'ai appris la mort de Brenda, dit-il. Pas une grande perte, à mon avis. Cette souris puait comme l'enfer. J'imagine que tu devais garder sa cage trop près du radiateur. Je t'avais bien dit que c'était malsain. Mais elle est peut-être morte de vieillesse ?

— Elle n'avait que deux ans », dis-je timidement.

Oncle Matthew avait un très grand charme quand il consentait à l'exercer, mais, à l'époque, il m'inspirait une peur mortelle et je commettais l'erreur de le lui montrer.

« Tu devrais avoir une marmotte, Fanny, ou un rat. C'est bien plus intéressant que les souris blanches. Je dois pourtant avouer que Brenda était la plus sinistre de toutes les souris que j'aie jamais connues.

— Elle était embêtante, dis-je servilement.

— Quand j'irai à Londres, après Noël, je te ramènerai une marmotte. J'en ai vu l'autre jour aux *Grands Magasins de l'Armée et de la Marine*.

— Oh ! P'pa, c'est *vraiment* pas juste ! dit Linda qui chevauchait à nos côtés au pas de son poney. Tu sais bien que j'ai toujours rêvé d'une marmotte ! »

« C'est pas juste » était le cri perpétuel des Radlett, dans leur jeune âge. Le grand avantage de vivre dans une famille nombreuse, c'est qu'on y apprend de bonne heure l'importante leçon de l'injustice de la vie. Dans leur cas, je dois le dire, l'injustice tournait presque toujours à l'avantage de Linda, qui était l'adorée d'Oncle Matthew. Ce jour-là, toutefois, mon oncle était fâché contre elle et je vis en un clin d'œil que son amabilité envers moi, son bavardage cordial à propos de souris ne visaient qu'à la taquiner.

« Vous avez assez d'animaux comme ça, Mademoiselle, dit-il d'un ton coupant. Vous n'avez aucune autorité sur ceux que vous possédez. Et n'oublie pas ce que je t'ai dit : ton chien va rentrer dans sa niche dès que nous serons de retour et il y restera. »

Le visage de Linda se chiffonna, des larmes jaillirent, elle talonna son poney et regagna le logis au galop. Il se révéla que le chien Labby avait vomi dans le cabinet de travail d'Oncle Matthew, après le petit déjeuner. Oncle Matthew ne pouvait supporter qu'un chien fût malpropre : il était entré en rage et dans son ire avait décrété une fois pour toutes que Labby ne remettrait jamais les pattes dans la maison. De semblables incidents survenaient à tout moment pour une raison ou une autre, à propos de tel ou tel animal, mais Oncle Matthew aboyait plus qu'il ne mordait, et le bannissement ne durait guère au-delà d'un jour ou deux, après quoi mon oncle commençait, comme il le disait, à « mettre le doigt dans l'engrenage ».

« Je peux le faire entrer, le temps de chercher mes gants ?

« Je suis si lasse, je ne peux aller jusqu'à l'écurie ! Tu permets qu'il reste là, jusqu'après le goûter ?

— Ah ! je vois ce que c'est : le doigt dans l'engrenage ! Bon, pour cette fois il peut rester, mais s'il fait encore des saletés, ou si je l'attrape sur ton lit, ou s'il dévore mes beaux meubles – selon le crime qui avait attiré le bannissement –, je le ferai abattre et tu ne diras pas que je ne t'ai pas prévenue ! »

Tout de même, chaque fois que la condamnation au bannissement était proclamée, la propriétaire du condamné voyait déjà son bien-aimé égrenant tristement ses jours dans la solitaire réclusion d'une niche froide et lugubre.

« Même si je le sors trois heures par jour et si je bavarde avec lui pendant une heure encore, cela lui laisse vingt heures de solitude et de désœuvrement. Oh ! pourquoi les chiens ne savent-ils pas lire ? »

Les petits Radlett, on l'aura remarqué, se faisaient une idée hautement anthropomorphique de leurs animaux préférés.

Ce jour-là pourtant, Oncle Matthew était extraordinairement bien disposé et, comme nous quitions les écuries, il dit à Linda qui pleurait, assise dans la niche de Labby :

« Tu ne vas pas laisser cette pauvre brute là-dedans toute la journée ? »

Ses larmes oubliées comme si elles n'avaient jamais existé, Linda se précipita dans la maison, le labrador sur ses talons. Quand les Radlett n'étaient pas au faite du bonheur, ils se trouvaient au fond des eaux sombres du désespoir. Leurs émotions n'étaient jamais sur un plan ordinaire : ils adoraient ou ils haïssaient, ils riaient ou ils pleuraient, ils vivaient dans un univers de superlatifs. Leur vie avec Oncle Matthew était comme un perpétuel « jeu de barres ». Tantôt il les laissait s'avancer aussi loin qu'ils l'osaient – parfois même fort loin –, tantôt, sans raison apparente, il bondissait sur eux avant même qu'ils eussent dépassé les limites. S'ils avaient été des enfants pauvres, on les aurait sans doute enlevés à ce papa braillard, rageur et dispensateur de fessées, pour les envoyer dans un *home d'enfants* respectable. Ou bien c'est lui qui leur aurait été enlevé et mis en prison, puisqu'il refusait de les instruire. La nature, parfois, fournit ses propres remèdes et les Radlett avaient sans doute en eux une part suffisante d'Oncle Matthew pour triompher des tempêtes qui auraient fait sombrer une enfant ordinaire telle que moi.